

Julia Kristeva, Pascale Fautrier, Pierre-Louis Fort  
et Anne Strasser (dir.), *(Re)découvrir l'œuvre  
de Simone de Beauvoir. Du Deuxième Sexe  
à La Cérémonie des adieux*  
Lormont, Le Bord de l'Eau, 2008

Michaël Bishop  
Université Dalhousie

Redécouvrir aujourd'hui l'œuvre de Simone de Beauvoir implique oubli et occultation, appréciation insuffisante ou, tout simplement, l'idée que tout aurait été dit, digéré, que l'on peut passer à autre chose. Et, peut-être, que le statut de la femme est aujourd'hui sûr, solide, inattaquable, que l'on peut le tenir pour acquis. Ce serait, évidemment, mal saisir la condition de la femme qui persiste dans la plupart des pays du monde, y

compris dans ceux que nous considérons comme libres, loin de tout reproche, idéalement développés, baignés de compassion et de justice. Beauvoir disait déjà dans *Le Deuxième Sexe* que « la femme libre est seulement en train de naître »; elle n'hésiterait sans doute pas à répéter cette déclaration aujourd'hui, malgré tout ce qui a été accompli, et en grande partie grâce à sa propre réflexion, sa propre vision, qui, d'ailleurs, Philippe Sollers nous le rappelle, n'a rien de cette fastidieuse « politicaillerie » qu'elle abominait.

Le colloque qui a fourni les textes de ce bel ouvrage et qui a aussi offert l'occasion de décerner simultanément et pour la première fois le *Prix Simone de Beauvoir pour la liberté des femmes* à deux écrivaines infiniment dignes de le recevoir, Ayaan Hirsi Ali et Taslima Nasreen, permet de comprendre non seulement toute l'audace et toute la générosité d'une œuvre séminale, mais aussi tout ce qui reste à accomplir dans un monde que cette œuvre cherche à aimer, a aimé en effet, tout en le transformant. Une soixantaine de textes, si on prend en considération les textes d'ouverture et de clôture. Des textes infiniment variés, toujours puissamment motivés, à la fois émouvants et richement pertinents et dont, manifestement, il est impossible de rendre compte de façon détaillée dans une recension.

Julia Kristeva privilégie cette « révolution anthropologique » que déclenche l'œuvre de Simone de Beauvoir, sa vision d'une « transcendance » qui ne serait autre que la liberté de l'individu dans toute sa singularité. Une liberté qui, nous dit Beauvoir, « ne sera jamais donnée, mais [qui restera] toujours à conquérir ». Ceci, d'ailleurs, loin de la condition biologique de la femme, mais plutôt à la fois au cœur des cultures, des sociétés,

patriarcales toujours à bien des égards sur la scène planétaire, et, ce qui constitue le point de départ, mais aussi l'horizon permanent à viser, « dans le microcosme de l'intime » (Kristeva). Claude Lanzmann parle, comme on se doit de le faire, de « la grande Simone de Beauvoir, dans toutes ses vérités et contradictions, dans sa puissance souveraine, dans son aptitude à la joie, dans sa curiosité sans limite, sa capacité infinie d'étonnement, son sens intraitable de la justice ». Danièle Sallenave attire l'attention, chez Beauvoir, sur le désir fondamental de « communiquer », désir qui dépasse toute idée de se cantonner dans un esthétisme narcissique. Si Philippe Sollers, comme Sallenave, cherche à nous faire comprendre que « la prose de Simone de Beauvoir [loin de déployer un style « plat »] est l'une des plus intéressantes que l'on ait écrite en français », c'est, me semble-t-il, précisément parce que la vraie, la profonde, la plus urgente des communications ne peut jamais se contenter des petites satisfactions d'un langage se repliant sur ses propres prestiges. L'intensité de la pensée et des émotions « vectorise », comme le souligne Danièle Sallenave, l'écriture de Simone de Beauvoir, l'oriente toujours « vers un objectif ». Communiquer, c'est parler comme ont parlé Ayaan Hirsi Ali dans *L'Insoumise*, Taslima Nasreen dans *La Honte*. C'est s'ouvrir aux complexités et aux faisabilités envisageables de l'existence ici et maintenant, quoique toujours à repenser dans leur infini devenir.

De très intéressantes contributions et une œuvre majeure à (re)découvrir.